

COMMENT ON CRÉE CHEZ L'ENFANT UNE FAUSSE CULPABILITÉ

(Documents cliniques présentés par M^{me} le Docteur Françoise Dolto).

Au cours d'un exposé oral, témoignant d'une expérience dont nous pouvions tirer large profit, le docteur Françoise Dolto, psychanalyste d'enfants, rapporta des exemples relatifs à la genèse d'une fausse culpabilité chez l'enfant. Il s'agit de cas vécus et il appert que si la vraie culpabilité est ou devrait être l'occasion de développer des forces d'actions nouvelles, tissées de confiance et d'amour, la fausse culpabilité s'avère d'autant plus nuisible qu'elle est source de dépression, de manque de confiance en soi et dans la vie. Une spiritualité saine exige qu'un être perde éventuellement ce qui reste en lui des traces d'une fausse culpabilité. La tâche n'est pas aisée et l'apport de la psychanalyse peut être ici du plus grand intérêt.

PREMIER EXEMPLE.

Léon a 35 ans, il est atteint d'une névrose obsessionnelle grave qui lui rend impossible en dehors de son travail, seul échange avec le monde, toute participation affective à la vie sociale. Il imagine que les gens qu'il côtoie vont mourir dans un délai donné du seul fait qu'il l'a pensé, donc s'ils meurent il est coupable. Suit tout un processus de destruction magique de sa pensée et de vérifications anxieuses de la non-exécution de sa pensée.

Je ne vous raconte pas tout le cas, mais seulement ceci : Sa maladie remonte à sa retraite de première communion. Il était pieux, il avait été tout enfant très gâté, très protégé (être mignon et sage pour être aimé du Bon Dieu) par une grand'mère qui était très pieuse et l'emmenait à l'église. Les cérémonies lui plaisaient, les chants, le mystère de l'obscurité, la lumière des cierges, le silence, ce qui pour lui, de fait, équivalait seulement à la permission de ne rien faire en rêvassant dans une atmosphère de sensiblerie (saint Antoine de Padoue, les âmes du purgatoire, etc.). Jamais de jeux avec d'autres enfants. Dès l'âge le plus

tendre, le père instituteur, athée, exigeait que l'enfant fit constamment des devoirs. Jouer c'était perdre son temps. « Prépare ton avenir », entendait-il à longueur de journée. La mère peu intelligente, peu affective, petite couturière, peu instruite, avait fait un beau rêve en devenant la femme d'un instituteur si intelligent, et entre son mari de quinze ans plus âgé qu'elle et sa mère elle continuait une vie infantile. Elle ne rêvait que de voir son fils devenir un « monsieur ». « On a tout sacrifié pour qu'il devienne un monsieur avec une belle situation. Il était si intelligent et si poli, si gentil, on aurait dit une petite fille tant il était doux. Il avait tellement de cœur ce petit. Il ne pouvait pas supporter de me voir triste ou de nous faire de la peine. » A cet enfant qui avait accepté de se rogner les ailes, de n'avoir plus ni voix, ni bras, ni jambes, et qui n'avait reçu en fait d'éducation sexuelle que des menaces telles que celles-ci (qu'on nous pardonne ici la transcription nécessaire de ces propos) : « Mon petit, tu mourras si tu touches à ton robinet », disait le père athée, et « tu iras en enfer », disait la grand'mère pieuse, — restait les petits moments d'éclats paisibles à l'église, les aventures imaginaires d'autant plus remplies de scènes de sauvageries, de liberté déchaînée dehors la loi, que sa vie réelle était frustrée de toute liberté, de toute fantaisie, de toute innocente satisfaction « gratuite ».

Arrive la première communion. L'enfant la désirait beaucoup. Il se savait indemne de toute faute, il ne faisait jamais rien de mal, ne disait jamais un gros mot, n'avait jamais plus envie de rien depuis l'époque enfantine où il pleurait pour aller jouer et où son père se fâchait si sa mère plaidait sa cause. Or voici qu'un sermon de retraite porte sur le sujet des fautes que l'on commet par pensée. La pensée à elle seule est coupable ! Révélation, effondrement, crise de scrupule, angoisse, obsession, phobies. Toute sa vie imaginaire seul refuge, soupape de sûreté de cette vitalité entièrement mutilée de toute liberté et toute créativité, sa vie imaginaire même le faisait aller en enfer. S'il était criminel en pensée, c'est qu'il était « puissant » en pensée. Rien ne servait d'être sage et obéissant, il fallait encore ne jamais penser à autre chose qu'à ce qui était permis par Dieu.

Or Dieu, c'était non seulement grand'mère, c'était papa ; c'était pour lui comme un policier qui connaît vos pensées secrètes, ces pensées qu'on n'avait jamais prises au sérieux, mais dont on a tout à coup la révélation en même temps que celle de leur culpabilité. Penser : pécher. L'enfant refuse d'ajouter un sacrilège à toutes ses pensées déjà criminelles, aucune confession ne le

soulage, car il pense comme il respire. Et s'il veut s'empêcher de penser il sent son cœur s'arrêter en lui.

Les adultes sont incompréhensifs. La famille qui a payé le costume, le curé qui le connaît pour un enfant modèle le poussent à la table de communion. — « Repas mortel », me dit-il encore aujourd'hui où il a perdu toute foi, toute espérance et toute possibilité d'aimer.

Qu'est-ce que cela prouve, me direz-vous ? C'est le cas particulier, d'un prédisposé, d'un hyperémotif déjà obsédé sans le savoir, très refoulé selon le mot nouveau venu de la psychanalyse. Oui, mais ce cas qui est un des plus graves, n'est pas unique et s'il s'agit d'un cas-limite, du moins peut-il donner à réfléchir et peut-il éclairer d'autres cas qui pour être moins poussés, n'en sont pas moins regrettables et devraient être discernés en temps opportun. Pour nombre d'enfants la retraite de première communion est une période d'incandescence des sentiments de culpabilité magiques, liés aux sentiments amoureux très instinctifs réveillés chez les enfants par ce repas mystique.

Il y a, surtout dans les milieux citadins et humbles, des enfants élevés dans une obéissance trop stricte aux lois de la bienséance et de la docilité servile, non par peur de l'adulte mais au nom du Dieu qui voit tout et qui « punit ». — Quand donc ne verrons-nous plus des mères chrétiennes dire à un enfant « Jésus t'a puni », alors qu'il a seulement enfreint à ses risques et périls une règle de prudence animale ou désobéi à des recommandations parentales anxieuses.

Mais pour cet enfant la croyance en Dieu était la croyance en un témoin jaloux (c'est l'enfant lui-même qui dans la famille est perpétuellement le témoin jaloux). On aggravait son cas en lui demandant non seulement de le craindre mais de se l'incorporer ; auparavant il pouvait penser même en se sentant coupable, quitte à s'en confesser pour en demander le pardon, mais s'il incorpore ce Dieu puissant ses pensées agressives lui seront interdites, or, il le sentait bien, elles présentaient pour lui le seul plaisir à vivre. Le repas mystique devenait repas mortel, non seulement sur le plan de la conscience, mais encore sur celui de la vitalité profonde.

DEUXIÈME EXEMPLE.

Cette année un enfant de dix ans, dans une grave crise de troubles anxieux ne m'a-t-elle pas dit, alors que je la questionnais la sachant à deux semaines de sa première communion, qu'elle

voudrait ne pas vivre parce qu'elle avait peur de mordre l'hostie sans le faire exprès, de faire mal à Jésus, de le faire saigner et d'aller en enfer. — On le leur avait dit au catéchisme, prétendait-elle.

Les troubles de cette enfant (ici — perte de sommeil — perte d'appétit) ont cédé à un quart d'heure d'entretien apaisant et psychanalytiquement compréhensif. C'était une enfant sensuelle qui se mordait elle-même à se marquer les mains quand elle était joyeusement excitée ou très crispée. Il suffit de lui faire se souvenir de tous les incidents de morsure, plus ou moins sévèrement réprimés par les adultes, qui lui revenaient à l'esprit.

Ils s'expliquaient par une très grande ardeur, à fond amoureux. Si elle mordait l'hostie, son amour et sa piété profonde pour Jésus ne pouvait pas en être troublée, car Jésus, fils de Dieu savait comment elle était faite. Il avait eu des preuves de haine plus pénibles que cette preuve d'amour peu « classique » que représente une morsure. Et puis quand il a dit « mangez ma chair », il n'a pas dit « ne croquez pas ». Ce sont les prêtres qui disent cela comme ils disent de venir en rang, et de faire une petite génuflexion, c'est un règlement de déférence, ce n'est en rien un péché grave que d'y manquer. Une chose compte : l'intention de manger Jésus pour entretenir la vie spirituelle comme nous mangeons les animaux, les végétaux et les minéraux pour entretenir la vie du corps terrestre. Comme ce n'est pas la matière apparente du pain de l'hostie qui importe le plus, mais la présence de Jésus, on suspend les mouvements matériels de la bouche pour n'avoir que des mouvements de l'âme.

Mais ses mouvements d'amour à elle s'accompagnant de morsures, cela n'avait aucune importance. Les mouvements de son âme, son intention seule, voilà ce qui comptait aux yeux de Dieu. Tel fut à peu près l'entretien libérateur de cette enfant avec la psychanalyste.

TROISIÈME EXEMPLE.

Jeanne était l'aînée de trois enfants. Elle est devenue une fille de vingt ans très intelligente, foncièrement droite spirituellement, mais tout à fait désadaptée sexuellement, socialement et moralement. Elle a pourtant un sens exceptionnellement juste de la valeur des rapports humains et de l'esthétique. A l'âge de sept ans elle vécut un drame qui est à l'origine de ses troubles de l'affectivité et du caractère. Par la suite, à cause de sa condition

de pensionnaire, elle resta enlisée dans un isolement affectif de plus en plus pathologique.

Les parents de Jeanne étaient propriétaires d'un hôtel réputé dont ils s'occupaient tous deux. Cela se passait dans une ville de province. Jeanne était une fillette affamée d'affection, de tendresse, de la chaleur du foyer, conditions de vie auxquelles le travail des parents faisait obstacle.

Mise en pension chez des religieuses, l'ambiance de la chapelle, les chants, le calme, le souci des choses du cœur l'attirent spontanément. Quelle différence avec la presse des parents à toute heure, les propos crus des employés, les conversations superficielles des clients sur le temps, la politique, sa solitude d'enfant dans un appartement sans office, sans lingerie, sans cuisine. La petite devient pieuse. Jésus est une réalité secourable, elle l'aime, il l'aime.

La religieuse enseigne aux enfants à faire des sacrifices pour Jésus et leur recommande d'écrire ce qu'elles ont à dire et de le glisser dans la *boîte aux lettres des anges*. Précisons que l'enfant croit au mythe du chou pour la naissance, au petit Jésus des souliers de Noël et croit aussi a priori à la sainteté des religieuses. — Elle écrit ses sacrifices ; fille et petite fille de restaurateurs réputés, elle écrit : « J'ai mangé du gâteau à midi et j'en ai même repris deux fois ». Gâteau pâteux qu'elle trouvait exécrable, qu'elle donnait d'habitude à sa voisine le jour où il arrivait au menu.

La Supérieure la fait appeler et lui donne une semonce radicale, lui reprochant de se moquer d'elle. L'enfant ne comprend pas. Elle ne se doutait pas qu'une bonne sœur pût se mettre en colère et surtout la Supérieure, la plus parfaite. Elle explique qu'elle a dit la vérité, et ainsi elle s'enlise, aggravant l'ire vexée de la susceptible supérieure. C'est encore pire ! C'est une forte tête et une mijaurée ! Ce que l'enfant n'a pas compris, c'est comment les religieuses se permettaient de lire le courrier. A l'hôtel, le courrier des clients était scrupuleusement respecté, mis derrière une vitrine ou dans le casier. Personne ne l'ouvrait. Les religieuses, elles, fouillaient dans le courrier des anges. Elles étaient indiscreètes et elles avaient mauvais goût. Le mauvais gâteau, il fallait le trouver bon, elles le trouvaient bon. Jeanne se savait déjà « pas intelligente », « pas bonne élève », sa maman toujours occupée l'avait mise en pension pour que les « mères » lui donnent l'éducation et l'instruction qu'elle n'avait pas le temps de lui donner.

Cette hypocrisie, cette injustice l'ont bouleversée et l'ont dès

ce jour et pour toujours éloignée de toute possibilité de voir autre chose que de l'hypocrisie dans la religion catholique vécue.

Les colloques de l'enfant avec Jésus, avec son ange gardien, avec Dieu ne devraient jamais être interceptés, jamais violés par des oreilles et des yeux appréciateurs. — Cette enfant avait compris le sens de l'effort, c'était le type des enfants gâtés matériellement. Pour d'autres, se priver semblait le sacrifice, pour elle, c'était se gaver de ce qu'elle n'aimait pas. Où était la faute selon l'esprit? L'intention était droite.

Les défauts qu'elle reprochait à l'enfant, la Supérieure les portait en elle-même : manque d'amour et orgueil dominateur. Un enfant n'est jamais tué spirituellement par l'injustice des hommes, même celle des parents, si ceux qui le blessent ne cherchent pas eux-mêmes à se profiler dans l'ombre de Dieu. Mais il peut être dissocié dans son unité psychique si la droiture de ses intentions est flétrie par qui à ses yeux représente l'autorité divine.

N'oublions pas que le sens de la réalité vient très tard chez un enfant. Exemple, un enfant de six ans, intelligent et avancé. Sa mère tente de lui expliquer à la plage pourquoi son rocher préféré était recouvert à marée haute et ne se découvrirait pas avant son départ. L'enfant qui venait pourtant tous les jours au bord de la mer, court à son père, comme à son défenseur : « Papa, maman ne veut pas que la mer descende! »

Les adultes sont tout-puissants. Témoin encore ce petit garçon de sept ans, au moment où les avions ennemis commençaient un bombardement : « Papa n'a qu'à mettre son uniforme. Tous les allemands auront peur ».

QUATRIÈME EXEMPLE.

Un garçon de six ans et demi m'était amené pour vols importants avec récidive, mensonges, hypocrisie, manque de cœur. Il venait de mettre ses parents et son entourage dans l'inquiétude la plus sombre par la preuve qu'il avait donné de sa révolte même contre Dieu! Un démon de six ans! Écoutez ce cas.

Paul a bientôt six ans et demi. Toute la famille, quatre enfants dont il est l'aîné, le père, la mère vivent avec les grands-parents chez un grand-oncle âgé, célibataire, qui possède un appartement de cinq pièces. Onze personnes, plus la bonne dans cinq pièces! Les trois personnes âgées se plaignent constamment de la présence et du bruit des petits. La maman est nerveusement tendue,

fatiguée de servir de tampon entre les uns et les autres, de chercher en vain où se loger ailleurs. Les repas sont difficiles, les personnes âgées n'aiment pas grand'chose, la vie est chère. Il fait froid.

Paul va dans un petit cours. Il n'est pas très gai, pas bon élève, il débute, il est timide. Il apporte un jour des sucettes à tous les camarades et en mange lui-même plusieurs, en classe et en récréation. La maîtresse s'étonne. Paul se trouble. Elle le menace, il nie le larcin. Elle avertit la mère. Paul nie toujours. On fouille ses poches, il y reste des billets de cent francs, il nie toujours. Retour à la maison, correction violente du père, vingt-quatre heures au pain sec, et couché toute la journée. Le lendemain même, pendant les exercices de gymnastique à l'école, Paul perd un billet de mille francs. La maîtresse le lui fait remarquer, Paul fait des yeux hagards, il devient cramoyse, il nie, il bégaie, s'oublie dans sa culotte. La maîtresse lui fait honte devant tous. La mère revient, atterrée. Nouveau drame en famille, larmes de la mère. L'enfant est renvoyé de l'école pour huit jours. Il faut fuir un exemple car tous les enfants sont au courant de ces deux mauvaises actions.

Paul préparait sa première communion privée, il allait dans un groupement de catéchisme à l'esprit nouveau où l'on tente d'éveiller l'enfant à la vie religieuse par des images poétiques : « On peut dire à Jésus dans son cœur beaucoup de choses qui lui font plaisir, comme « Jésus-aurore, Jésus-lumière qui brille, Jésus-soleil levant, Jésus-belle fleur, etc... » La demoiselle leur demanda un jour à chacun de dire comment dans son cœur il parlait à Jésus. Chacun de répéter « Jésus-aurore, Jésus-soleil levant, Jésus-belle fleur, etc... » — « Et toi, Paul, comment dis-tu à Jésus? » Timide, Paul répondit : « Moi, je dis Jésus-carotte, Jésus-oignon! » Hilarité des petits camarades qui se déchaînent dans un brouhaha « pommes de terre, chocolat, sucettes! » Trouble de la catéchiste, elle se fâche, car c'est très mal de se moquer de Jésus. Paul est sévèrement grondé. Les rires se calment, le petit monde se recroqueville et prend des airs contrits.

Paul est renvoyé du catéchisme pour quinze jours. On se demande s'il ne faut pas surseoir à cette communion privée qui pour son petit groupe devait avoir lieu un mois après.

Voilà l'exposé que me fit la mère atterrée. Paul avait tous les défauts. On le croyait sincèrement pieux, c'est très volontiers qu'il écoutait parler de Jésus et d'histoire sainte. Il faisait toujours sa prière. Et c'était un enfant hypocrite qui n'avait ni cœur ni respect pour les choses sacrées.

Après avoir parlé à la mère seule, je fais venir Paul seul à son tour. Enfant blond, très maigre, large front, petit menton, épaules rentrées, pâle, timide. Je lui dis qui je suis, (sa mère ne l'avait pas prévenu), et qu'il vient parce que rien ne va plus d'après ce que sa maman m'a dit. Il est peu à peu en confiance. Je lui demande à quoi il aime jouer, quels jeux il a. « Il n'y a pas de place pour jouer, là où on est, et il faut pas faire de bruit ; on ne peut pas sortir parce que maman n'a pas le temps. » S'il aime les bonbons, les confitures, les sucettes ? — Ses yeux sourient. « Est-ce que tu en as souvent ? » — « Oh non, ça coûte trop cher. » — « Combien coûte une sucette, est-ce que tu sais ? » — « Oui, ça coûte mille francs ! » me répond-il. — « Et une balle pour jouer ? » — « Oh, presque mille francs ! » — « Et un manteau ? » — « Oh, des cents francs » (*sic*). — « Et un appartement » (on en parle tout le temps) ? — « Oh, il faut des billets beaucoup. »

J'étais fixée sur le sens à donner au vols réitérés des billets de mille francs. (L'enfant ne savait pas compter jusqu'à cent.)

« Et as-tu bon appétit ? » — « Oh oui, j'ai toujours faim. » — « Et qu'est-ce que tu aimes ? » — « Oh, tout. » — « Mais, en viandes ? » — « Toutes, mais on n'en a pas tous les jours, l'oncle François et grand-père disent que ça coûte trop cher. » — « Et les légumes, qu'est-ce que tu aimes ? » — « J'aime un peu les pommes de terre, on en a tous les jours. J'aime beaucoup les carottes mais grand-mère dit que c'est long à cuire. J'aime aussi les oignons et puis les poireaux, mais l'oncle François, il dit que ça sent mauvais, alors on n'en achète pas. L'oncle et grand-père, ils aiment rien qui sent mauvais et rien qui fait du bruit. » — « C'est pas commode, dis-je, quand il faut vivre à beaucoup dans peu de place. Tu vas à l'école, ça te plaît ? » — « Oui. » — « Sais-tu lire ? » — « Un peu. Mais pas dans un livre. » — « Sais-tu des choses de la vie aussi, connais-tu le jour et la nuit ? » Il sourit. « Oui. » — « Et le matin, quand est-ce ? » — « Eh bien, c'est le matin. » — « Et dans ce moment (il y avait la lumière électrique, il était 5 heures), sommes-nous le matin ou l'après-midi ? » Pas de réponse. « Est-on le soir ? » — « Oui, c'est le soir, parce qu'il y a la lumière allumée. » — « Pourquoi n'allume-t-on pas le jour ? » — « Parce qu'on voit clair. » — « Pourquoi est-ce qu'on voit clair ? » — « Parce qu'il fait jour. » — « Qu'est-ce qui éclaire le jour ? » — « Le ciel. » — « Tu ne crois pas que c'est le soleil ? » — « Le soleil, il nous fait chaud, mais y a pas du soleil tout le temps. » — « As-tu vu le soleil se coucher ? » Il réfléchit. « Oui, à la mer, une fois. » — « Est-ce qu'il se couche tous les jours ? » Il rit : « Oh non, pas tous les jours. » — « Sais-tu ce que c'est

que l'aurore ? » Il cherche. « Non. » — « Et le soleil levant ? » — « Le vent ? » — « Le soleil levant. » — « Oui, y a du soleil et du vent quelquefois mais pas toujours. »

J'étais fixée sur les appellations mystico-poétiques et leur rôle évocateur, pour mon Paul. « Veux-tu me faire un beau dessin », lui dis-je ? Il prend soigneusement un crayon et fait un cercle tout rond et au milieu du cercle une croix. Il me le montre sans rien dire. « Qu'est-ce que c'est », dis-je ? Il répond tout bas : « C'est Jésus. » — « C'est Jésus ? » — « C'est Jésus dans l'hostie, c'est au catéchisme. » — « Aimes-tu Jésus ? » Il fait une mimique de ravissement et de plénitude du sourire en regardant dans le vague et répond tout bas : « Oh oui, je l'aime. Quand on le mange, il vient dans notre cœur et on n'a plus envie de rien ! Et puis on est toujours gentil ! ». « Jésus-carotte », « Jésus-oignon », prenaient tout leur sens.

Petit-Paul, soi-disant vicieux, voleur, gourmand, menteur, hypocrite, cynique, était un affamé de paix, de calme, de douceur, de plénitude sur tous les plans. Il attendait de ce Jésus-nourriture l'apaisement de toutes ses épreuves, de toutes ses faims, de toute son impuissance.

J'ai vivement encouragé sa mère à lui laisser faire sa communion, tant attendue, et je souhaite qu'il en ait retiré la force et la consolation qu'il en espérait avec tant de ferveur.

Le cas de Paul nous enseigne lui encore, comme le cas de Jeanne, ce respect du colloque intérieur des enfants. N'encourageons pas les enfants à dire à d'autres oreilles les paroles émues de leur cœur à leur dieu intérieur. Racontons-leur la belle histoire de Jésus, toujours occupé de sa vocation humaine et spirituelle, Jésus se préparant à devenir charpentier, puis apôtre, affirmant vers dix ans, malgré l'incompréhension de ses parents, cette vocation spirituelle qui l'appelait aux choses de son Père plus impérieusement qu'au souci de l'inquiétude et de la peine qu'il faisait à ses parents humains, Joseph et Marie. — Cette peine ne l'empêchait pourtant pas de les aimer, de les respecter et de les honorer.

Le cas de Paul nous permet de voir aussi comment un comportement défectueux apparemment grave (comme des vols répétés qui entraînent automatiquement le mensonge si l'enfant est intelligent) peut venir non pas d'une vitalité qui se défend contre les adultes par agressivité, mais bien d'une vitalité qui cherche à combler des sentiments d'abandon et de frustration incompatibles avec la conservation du minimum de plaisir nécessaire à la vie.

Prenons garde de donner par nos attitudes agressives d'adultes une importance spirituelle à des chutes devant des épreuves humaines inévitables : le contact du sujet avec la réalité. Le comportement non-adapté aux règles sociales peut venir d'intentions bonnes, ce peut être le substitut d'un appel au secours, les adultes n'apportant plus la sécurité espérée, ni la compréhension du désarroi, ni l'aide affectueuse secourable dans l'épreuve, celle-ci n'étant pas supprimée : l'épreuve vaincue apporte seule l'expérience féconde. Abandonné de tout appui, condamné dans l'expression même de ses plaintes, l'enfant s'accorde des plaisirs réconfortants sur un plan égoïste, instinctuel. Mais cela ne veut pas dire qu'en lui, dans cette régression du civilisé il n'y ait pas encore intacte la lumière de la vie spirituelle. Si on dit à l'enfant, à temps et à contre-temps, que Jésus pense comme les parents, ce Jésus, — secours suprême par l'exemple qu'il a donné de l'épreuve redoutée, mais acceptée et transfigurée dans la charité, — devient une image de gendarme civilisé, comptable des actes, et non pas l'ami, le consolateur, nourriture de la vie spirituelle à travers une réalité sensorielle, destructible et consommable. Jésus a chassé les marchands du temple et trop souvent nous refaisons de lui un marchand qui dans le temple du cœur de nos enfants décompte les actions en bonnes et en mauvaises, ces deux valeurs frappées au profil des parents ou des éducateurs.

Il faut distinguer la moralité objective de la moralité subjective non seulement pour les adultes mais déjà pour les enfants. L'enfant traduit en mots, en gestes ou en mimiques l'expression de ses besoins. Il est impossible de se prononcer a priori sur la signification subjective profonde de ces attitudes extérieures. Nous ne devrions jamais faire passer pour une défense proprement religieuse, entraînant faute morale, ce qui n'est qu'une affaire d'étiquette mondaine ou de conformisme social. Cela vaut pour les parents, cela vaut pour tous les éducateurs surtout pour ceux qui sont par état consacrés à Dieu dans le sacerdoce ou la vie religieuse, et qui dans la compréhension globale des enfants et de bien des gens, sont pour eux des représentants de Dieu à tout moment et en toute chose. (*Ex.* : Cet enfant de sept ans qui s'étonnait qu'une religieuse eût des pieds, cet autre de neuf ans qui croyait que les prêtres, ses éducateurs, n'avaient pas de besoins naturels évacuateurs.)

CINQUIÈME EXEMPLE.

Jean, vingt-deux mois, enfant particulièrement mystique, prend un air navré un soir au moment de la prière qu'il aime beaucoup dire : « Jésus est pas content, Jean a fait pipi par terre ! » Nous voyons spontanément naître la superposition parents-Jésus dans le cas de cet enfant, dans l'éducation duquel on s'appliquait pourtant très soigneusement à tenir compte des réflexions ci-dessus énoncées. On ne tombait pas dans le travers des mamans qui, trop simplistes, font réciter l'invocation suivante : « Mon petit Jésus, aidez-moi à être bien sage. » (Ce mot de sage correspondrait bien au développement sain de la vie spirituelle si les parents étaient des saints, mais la « sagesse » pratiquement demandée correspond trop souvent à une attitude de docilité passive, non créative, opposée par principe à tout ce qui dans les preuves de la vitalité d'un enfant pourrait faire à maman de la peine, de la gêne ou de l'ennui.)

Dans le cas de Jean, la maman répondit : « Mais non, c'est maman qui n'était pas contente, ça lui a donné du travail pour remettre de l'encaustique sur le parquet, mais c'est parce que maman est un peu paresseuse. » — « Jean n'avait pas fait exprès pipi pour ennuyer maman ? » — « Oh non. » — « Alors, tu étais fâché d'avoir fait pipi par terre ? » — « J'ai pas senti. » — « Alors Jésus n'est pas du tout fâché. Il nous aime tous, tout habillés ou tout nus, tout sales ou tout propres, bêtes ou malins, très sages et très méchants, il nous aime toujours, c'est pas comme les papas et les mamans. Et puis les papas et mamans quant ils étaient petits, ils fâchaient aussi leurs papa et maman. » — « Alors on peut dire la prière ? » — « Mais oui. » — « Oh, je suis bien content, alors on va dire « la belle des belles ». C'est ainsi qu'il appelle l'acte de charité. Et Jean se couche radieux après ce sombre épisode auquel il avait donné une importance quasi spirituelle sans que sa mère y prit garde. A cet exemple d'un tout jeune enfant qui croyait avoir peiné Jésus parce qu'il avait mécontenté sa mère, comparons l'exemple suivant.

SIXIÈME EXEMPLE.

Étienne est un garçon de dix-sept ans, timide et bègue, d'un milieu cultivé. Son père, anxieux, bizarre et autoritaire le gave de médicaments fortifiants, le bat ou le fouette au martinet quand il n'a pas de bonnes notes de dissertation philosophique.

Ce garçon, homme déjà physiquement, est très pieux. Un jour au cours du traitement, je lui demandais ce qu'il pensait de ce comportement paternel ; il me répondit que les commandements de Dieu l'obligeaient à ne pas juger ses parents : « Tes père et mère honoreras ». Au nom de la foi catholique, il ne se défendait pas, ne sortait même pas de la pièce. Il n'osait pas éclairer son malheureux père, au nom précisément de l'honneur qu'il fallait lui rendre, et il ne pouvait pas l'empêcher de se détruire dans son propre fils après avoir détruit sa propre vie névrotiquement ratée. Fallait-il donc attendre un psychanalyste pour ouvrir les yeux à ce garçon sur les devoirs des enfants à l'égard de leurs parents ? Et faut-il enseigner aux enfants que toute pensée rationnelle relative au comportement des parents est *ipso facto* une révolte contre Dieu ? Il y a des cas de défense riches de fécondité spirituelle. De l'intention qui soutient une résistance, nul autre que Dieu même ne peut décider, soit, mais quand donc formerons-nous des consciences d'enfants chrétiens, fixées sur l'amour de leurs parents, par delà leurs erreurs, sur l'amour de la vie qu'ils leur ont donnée, par delà la peine qu'ils sont tenus en leur âme et conscience de leur faire éventuellement en refusant de suivre un exemple de malvivance, de vie manquée par peur du devoir, par peur des souffrances et des épreuves vraies : celles que l'on rencontre soi-même dans la mise en valeur du capital humain légué par les parents en vue de la gloire de Dieu.



On ne saurait traiter avec trop de ménagement et de compréhension la psychologie de l'enfant. Il ne faut pas écraser l'esprit sous la lettre. Le vrai sens moral est d'abord celui des intentions de l'esprit. L'Évangile est la condamnation du pharisaïsme. Et puis il faut rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, en évitant de tomber dans un confusionnisme qui facilite peut-être une tâche immédiate, — le précepte divin renforçant la loi sociale, — mais qui risque évidemment de fausser pour longtemps l'équilibre à venir.

Est-il opportun que le protocole du sacrement de pénitence implique sous le signe même de l'absolution — je veux dire dans le même moment — des conseils « paternalistes » de comportement social humainement prudent, ou un questionnaire visant à faire préciser inutilement par le sujet les circonstances ou les détails des actes dont il s'avoue coupable ? Non, bien sûr, théologiens et psychologues sont ici pleinement d'accord.

En ce qui concerne les enfants, l'admirable décision du Pape Pie X relative à la communion précoce ne doit pas être cause de trouble et d'angoisse quant aux fins dernières à l'occasion d'examens de conscience sous le signe de la terreur. Elle doit être le point de départ d'un amour plus généreux, d'un don de soi plus authentique, sous le signe de la charité évangélique. Ne centrons donc pas la préparation à la communion sur la lutte contre les défauts, sur l'effort dans la pénitence qui pourraient facilement développer un certain masochisme chez les enfants de cet âge ; mettons l'accent non sur le savoir, non sur le conformisme, mais sur l'amour et la simplicité.